

Le sociologue Philippe Corcuff dissèque les théories du complot :

«L'image ne peut pas arrêter le doute»

Maitre de conférences à l'IEP de Lyon mais aussi militant politique (aujourd'hui au NPA), Philippe Corcuff s'est parfois confronté à des publics séduits par des théories du complot. Sociologue, il a mené des recherches afin de les réfuter au mieux.

Les discours complotistes se ressemblent-ils ? Il faut distinguer les complots, bel et bien observables, des théories du complot, erronées. Une théorie du complot consiste en une vision systématique faisant de la manipulation consciente et cachée le facteur principal d'un événement. Elle se présente comme une trame narrative à effets explicatifs. On peut trouver des analogies dans une diversité de récits conspirationnistes, des fictions (James Bond, *X-Files*) ou des faits (11 septembre 2001, grippe H1N1, mort de Ben Laden, etc.). Ce sont des façons stéréotypées de lier des personnages, des événements et des faits dans une histoire. Ce ne sont pas «les faits bruts» qui parlent d'eux-mêmes, mais la mise en récit qui tend à suggérer automatiquement une certaine explication de ce qui s'est passé. Il y a plusieurs fils dans les récits conspirationnistes : le fil d'une intentionnalité toute-puissante faisant de la réalité historique le simple résultat du déploiement des intentions conscientes de quelques puissants, le fil du caché



avec son pouvoir d'attrait sulfureux, qui tend à dévaluer toute vérité publique en «vérité officielle» douteuse, ou le fil essentialiste, les complotistes supposés, personnes ou groupes (juifs, communistes, Américains, musulmans, etc.), se présentant comme des essences maléfiques.

Quels liens entretiennent l'idée de preuve par l'image et le complot ?

Dans nombre de versions contemporaines, notamment sur Internet, le complot visé n'est pas vraiment déployé, il est suggéré. Ce qui apparaît tout-puissant, c'est le doute vis-à-vis de la vérité officielle, qui laisse simplement entendre que... Les images constituent tout à la fois une ressource et un réceptacle d'une logique illimitée de doute. Quand il n'y a pas d'image, c'est un facteur d'activation du doute. Quand il y a des images, elles sont soupçonnées d'être truquées. Mais l'image ne peut pas arrêter le caractère autodévorant du doute conspirationniste.

Comment réfuter ces théories ?

Ce n'est pas simple. Car il y a une forte circularité dans les théories du complot : chaque réfutation est souvent lue de manière paranoïaque comme une preuve supplémentaire du complot. Dans cette perspective, si je critique telle ou telle théorie du complot, soit je suis un idiot, soit je suis un vendu. Par ailleurs, le doute, dont se réclament les complotistes, constitue bien un axe de la culture philosophique et scientifique moderne comme de la nécessaire critique sociale. Il s'agirait alors de récuser le doute illimité, dans un rapport plus contrôlé au doute, en refusant d'en faire un nouvel absolu remplaçant les certitudes d'antan. Le débat démocratique aurait besoin de cultiver quelque chose comme une perplexité raisonnée, qui arme la critique tout en évitant certains délire.

Recueilli par SYLVAIN BOURMEAU



Barack Obama relit son discours avant l'annonce de la mort de Ben Laden, dimanche. PHOTO PETE SOUZA. THE WHITE HOUSE. AP

Obama a annoncé hier qu'il ne publierait pas les photos du corps de Ben Laden.

La Maison Blanche se prend les pieds dans la com

Les photos du cadavre d'Oussama Ben Laden ne seront pas publiées, a tranché hier Barack Obama, qui a fait l'annonce lors d'une interview à la télévision CBS. Pour les autorités américaines, comme pour les gens d'Al-Qaeda, «il n'y a pas de doute qu'il est mort» : «Il est sûr qu'on ne le verra plus marcher sur la surface de la Terre.» Ces photos auraient pu servir «d'instrument de propagande» et poser un «risque pour la sécurité nationale» des Etats-Unis, a plaidé le Président. Cette annonce est un nouveau revirement pour la Maison Blanche qui depuis lundi avait laissé entendre qu'elle publierait bientôt ces «preuves» visuelles de la mort de Ben Laden. Mais Obama a de bonnes raisons d'être prudent, approuve un correspondant à la Maison Blanche : «S'il avait donné le feu vert à ces photos, il aurait pu se retrouver avec des émeutes au Pakistan, un consulat américain pris d'assaut.... Quand on voit ce qui s'est passé pour un Coran brûlé aux Etats-Unis [un massacre d'employés de l'ONU et des émeutes qui ont fait plus de 20 morts en Afghanistan, début avril, ndr]...» La Maison Blanche pourra d'ailleurs toujours changer d'avis, si besoin. «Ils sont en train de préparer l'opinion, analysait Thomas Wolzien, stratège indépendant en communication, avant l'annonce d'Obama. Ils se mettent dans la position où ils publieront ces photos pour répondre aux doutes, plutôt que de les brandir comme des trophées.»

Mystique. Depuis la formidable annonce de la mort de Ben Laden, la communication de la Maison Blanche, d'ordinaire parfaitement calibrée, a semblé plusieurs fois cafouiller. Lundi, lors d'un briefing, le conseiller antiterrorisme d'Obama, John

Brennan a fait de l'ennemi numéro 1 une description un peu trop parfaite, pour briser la mystique du combattant austère et intrépide... «Voilà Ben Laden qui vivait dans un complexe de plus d'un million de dollars, dans une zone très éloignée du front et se cachant derrière des femmes placées devant lui comme un bouclier.» Le problème est que cette description ne correspondait pas vraiment à la réalité, a-t-on appris dès lundi soir. Les reporters qui ont pu approcher le complexe d'Abbottabad ont décrit une villa certes vaste, mais qui n'avait rien de très luxueux. Le *Wall Street Journal* rapporte que la maison, construite en 2005, «a l'air décrépit», avec de «l'herbe poussant

«Si à long terme les questions persistent, les doutes risquent de faire des métastases.»

John Gizzi de l'hebdomadaire Human Events

sous un toit», «de l'humidité et des moisissures sur les murs extérieurs»...

Surtout, Ben Laden ne se cachait pas derrière des femmes, a dû rectifier la Maison Blanche. Mardi, le nouveau porte-parole Jay Carney a lu un récit, rédigé par le ministère de la Défense, qui ne fait plus état de femmes «bouclier», mais précise plutôt qu'une des épouses de Ben Laden s'est «précipitée au-devant des membres du commando». Un tir à la jambe a suffi à la neutraliser, selon cette nouvelle version. Quant à Ben Laden, il n'était même pas armé, a reconnu Carney mardi. La veille, John Brennan l'avait dit abattu «dans un échange de coups de feu». Le même Brennan avait aussi annoncé que l'épouse de Ben Laden avait été tuée, ce que la Maison Blanche a dû également corriger :

l'épouse n'a été que blessée, à la jambe donc. C'est une autre femme qui a été tuée, lors d'un autre échange de tirs. «Le fait que les Américains aient tué Ben Laden, c'est énorme, c'est un peu comme si on avait tué Hitler. Mais arriver ensuite mal préparé devant la presse, c'est décevant, cela risque de diluer un peu le message, observe John Gizzi, correspondant à la Maison Blanche de l'hebdomadaire conservateur Human Events. Je ne pense pas que cela mine encore l'euphorie qui règne ici, mais si à long terme les questions persistent, les doutes risquent de faire des métastases.»

«Hâte». Ces impairs n'empêchent d'ailleurs pas la présidence de continuer à distiller les détails de l'opération. Hier, on a appris que Ben Laden avait de l'argent cousu dans ses habits, «l'équivalent de 500 euros», ainsi que deux numéros de téléphone. Le patron d'Al-Qaeda s'était ainsi préparé à l'éventualité d'une

fuite de sa résidence, ont expliqué plusieurs responsables des services américains lors d'un briefing confidentiel au Congrès, qui a ensuite été en partie ébruité. Le porte-parole Jay Carney, en poste depuis février, a mis ces gaffes de communication sur le compte de la «grande hâte» avec laquelle l'administration américaine a voulu «fournir une grande quantité d'informations». Vue l'importance de l'opération, et la grande maîtrise avec laquelle elle a été exécutée, beaucoup sont prêts d'ailleurs à accepter ces explications. «Ils ont tout de suite corrigé ce qui devait l'être, souligne Thomas Wolzien. Ils n'ont pas laissé une version erronée circuler pendant des semaines et des semaines, il faut leur donner ce crédit.»

LORRAINE MILLOT (à Washington)